



HAL
open science

”Daran vergessen”: ce que la langue révèle

Jean-François Laplénie

► **To cite this version:**

Jean-François Laplénie. ”Daran vergessen”: ce que la langue révèle. Marc Lacheny; Jean-François Laplénie. Au nom de Goethe: hommage à Gerald Stieg, L’Harmattan, pp.171-180, 2009, Les mondes germaniques, 978-2-296-06900-8. hal-03165751

HAL Id: hal-03165751

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03165751>

Submitted on 24 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DARAN VERGESSEN

CE QUE LA LANGUE REVELE

par Jean-François Laplénie

Man cite toujours Talleyrands Satz, die Sprache sei dazu da, die Gedanken des Diplomaten (oder eines schlaun und fragwürdigen Menschen überhaupt) zu verbergen. Aber genau das Gegenteil hiervon ist richtig. Was jemand willentlich verbergen will, sei es nur vor andern, sei es vor sich selber, auch was er unbewußt in sich trägt : die Sprache bringt es an den Tag. Das ist wohl auch der Sinn der Sentenz : *Le style c'est l'homme* ; die Aussagen eines Menschen mögen verlogen sein – im Stil seiner Sprache liegt sein Wesen hüllenlos offen¹.

IL SUFFIT D'ECOUTER : à celui qui a l'oreille fine, la langue révèle tout ce qu'il doit savoir de celui qui parle. Voilà la méthode que semble suggérer Victor Klemperer dans les chapitres introductifs de *LTI* et qui prouve magistralement sa pertinence au fil des notes qui analysent cette *lingua tertii imperii*. Mais s'il suffit donc de prêter l'oreille, encore faut-il l'avoir affinée et rendue sensible aux formes mouvantes qui affleurent dans le langage, le modèlent parfois imperceptiblement et de façon toujours fugace. Dans le sous-titre même de son livre, Victor Klemperer indique quel est cet homme qui a ainsi appris à aiguïser son ouïe : c'est le philologue. On pourrait cependant voir aussi en lui, avec Karl Kraus, le satiriste qui « se laisse maîtriser par la langue » plutôt qu'il ne prétend la maîtriser ; ou encore, avec Elias Canetti, définir par une telle « école de l'écoute² » (*Schule des Hörens*) le « métier de l'écrivain » ; on pourrait également en rapprocher l'écoute flottante dont Freud fait la base même de la

¹ Victor Klemperer, *LTI, Notizbuch eines Philologen*, Leipzig, Reclam, 1996, p. 18-19.

² Voir le titre du chapitre que Canetti consacre à Kraus dans *Die Fackel im Ohr*. Canetti note également : « Als zweites hat mir Karl Kraus das Ohr aufgetan, und niemand hätte das wie er vermocht. » (« Karl Kraus, Schule des Widerstandes », *Das Gewissen der Worte*, Munich, Vienne, Hanser, 1975, p. 44).

technique psychanalytique : partout, une même attention à la langue et à ce qu'elle révèle.

Klemperer, Kraus, Canetti, Freud : au-delà des oppositions parfois violentes, *irgendetwas ist ihnen gemeinsam* – ils ont quelque chose en commun. Non pas leurs origines juives, même si certains voient dans cette propension au déchiffrement et au commentaire un héritage de l'écriture talmudique, voire des recherches des kabbalistes. Je pense ici plutôt à la place de choix – et, dans le cas de Kraus et de Canetti, éminente – qu'occupent ces écrivains dans le panthéon personnel de Gerald Stieg.

Il est quelquefois difficile, dans les transformations profondes qui affectent depuis plusieurs décennies la culture occidentale, de trouver une justification pleinement satisfaisante au métier du philologue. La pensée utilitariste qui depuis Henry Ford – et probablement dès avant lui – a toujours vu d'un mauvais œil qu'on puisse trouver tant d'intérêt à des phénomènes inquantifiables et potentiellement subversifs, a aujourd'hui le verbe haut et raille volontiers ceux qu'elle n'est pas loin de présenter comme des parasites. Or au contact de Gerald Stieg se fait jour une réponse possible à ce questionnement : être philologue, c'est se nourrir des textes du passé, en garder mémoire vivante et apprendre, avec leur aide, à déchiffrer ce que la langue révèle. C'est-à-dire participer, si peu que ce soit, à ce que Jacques Bouveresse a nommé la « pédagogie de la nation³ ».

Avec le recul, je reconnais là également l'origine d'une méthode qui n'a pas laissé de me fasciner chez Gerald Stieg. Elle consiste à lire un texte en apparence anodin de façon à faire apparaître les réseaux signifiants dans lesquels il est pris : réseaux intertextuels, parallélismes structurels, correspondances souterraines. Philologie en réseau ou en toile d'araignée, c'est ainsi que j'aimerais nommer une telle lecture, à laquelle Gerald Stieg m'invita un jour où, commentant un passage de ma thèse consacrée à Freud, il me demanda : « Connaissez-vous le petit texte de Kraus intitulé *Daran vergessen* ? » Cette invitation est longtemps restée lettre morte, et c'est à l'honorer, autant que celui dont elle émane, que je veux consacrer ces pages.

I

En 1921 paraît dans les premières pages du numéro 572-576 *Die Fackel* une série de commentaires portant sur des fautes de langues courantes à Vienne. L'une de ces *Glossen* porte sur une erreur de rection qu'elle arbore dans son titre : « *Daran vergessen*⁴ ». Ni l'allemand moderne standard ni ses états antérieurs n'admettent en effet la construction de *vergessen* (« oublier ») avec la

³ Jacques Bouveresse, « “Apprendre à voir des abîmes là où sont des lieux communs” : le satiriste & la pédagogie de la nation », *Agone* n° 35-36 : *Les guerres de Karl Kraus*, p. 107-131.

⁴ Karl Kraus, « *Daran vergessen* » [juin 1921], *Die Sprache* [posth. 1937], *Schriften*, vol. 7, éd. par Christian Wagenknecht, Francfort/Main, Suhrkamp, 1987, p. 23-24.

préposition *an*. Le génitif originel, exigé en vieux-haut-allemand à l'instar du grec, du latin mais aussi des autres langues germaniques, s'est trouvé concurrencé dès le moyen-haut-allemand par la construction directe à l'accusatif, laquelle a fini par le supplanter à l'époque moderne⁵. Le standard autrichien admet certes la construction avec la préposition *auf*⁶, mais la construction avec *an* est tout à fait marginale⁷. C'est pourtant aux yeux de Kraus une faute suffisamment courante pour mériter d'être commentée. Un article plus long, datant de 1927⁸, la place d'ailleurs parmi les solécismes dont se rendent régulièrement coupables les journalistes viennois. Le même article contient même une piste susceptible de préciser de quel usage de la langue il s'agit ici :

Fast alle diese Bildungen sind spezifisches Wiener Gewächs, dessen jüdische oder nichtjüdische Herkunft nicht mehr feststellbar ist⁹.

À côté du « climat » délétère de Vienne, cette capitale du « pays du jargon » (*Kauderwelschland*)¹⁰, on est tenté d'entendre dans la proposition relative une insinuation antisémite. Le thème de la dénaturation de la langue allemande en un jargon (*Mauscheln*) entaché de yiddish est en effet, on le sait, l'un des poncifs qu'on accuse parfois Kraus d'avoir complaisamment relayés. La suite du texte exclut cependant toute idée d'une pureté linguistique, car

Setzt der jüdische Journalist die Wendung hin : « worauf man darauf folgern kann », so antwortet der Arier : « wonach hervorgeht »¹¹.

Aux yeux de Kraus, c'est donc le journaliste, juif ou non, qui écrit mal, et c'est son activité, et non ses origines, qui est responsable de l'avilissement de la langue. Pour autant, le commentaire nous met sur la piste d'une possible origine de cette construction. En yiddish, les verbes *gedenken* et *fargesn* se construisent en effet de façon parallèle, soit transitivement, soit indirectement avec les prépositions *in* et *on*¹². *Daran vergessen* pourrait donc effectivement être la trace d'une influence du yiddish.

Dans un article consacré à *Das Unbehagen in der Kultur*, Gerald Stieg a indiqué que le solécisme souligné par Kraus se retrouve dans les textes de deux

⁵ Voir l'article « vergessen » dans le *Deutsches Wörterbuch von Jakob Grimm und Wilhelm Grimm*, reprint de la 1^{re} éd. [1956], Munich, dtv, 1991, t. 25, col. 415-418.

⁶ Le dictionnaire des frères Grimm la signale pour les dialectes du sud (*oberdeutsch*) et en cite même des exemples, mais la condamne dans le standard (*ibid.*, col. 420).

⁷ Le même dictionnaire situe cet usage de façon très vague « in einigen gegenden » (*ibid.*) et ne cite aucun exemple pour l'attester.

⁸ Karl Kraus, « Sprachlehre », *Die Sprache* (note 4), p. 118-138, ici p. 119.

⁹ *Ibid.*, p. 121.

¹⁰ *Ibid.*, p. 121.

¹¹ *Ibid.* La première expression citée par Kraus est effectivement un calque de la proposition relative en yiddish.

¹² Renseignements fournis par Delphine Bechtel.

écrivains juifs contemporains de Kraus : Kafka et Freud¹³. De fait, les concordances montrent en effet chez l'un comme chez l'autre une relative abondance de cette construction. Dans le cas de Freud, une recherche dans la concordance des *Gesammelte Werke* ne permet de relever, sur près de 480 occurrences du verbe *vergessen*, que 2 constructions avec *auf* pour 39 avec *an*, ce qui représente une fréquence d'un dixième pour une construction somme toute considérée comme « fautive » et qui plus est chez un auteur réputé pour la pureté de son style.

Le cas de Kafka permet d'affiner le constat. On remarque en effet que la tournure incriminée est totalement absente des textes relus pour la publication, comme *Das Schloß* et les nouvelles publiées du vivant de l'auteur, tandis qu'elle abonde dans *Der Proceß* (15 constructions avec *an* sur un total de 41 emplois du verbe) et dans *Der Verschollene* (5 occurrences sur 31). Ce dernier texte livre à ce propos un indice intéressant. Comparons en effet deux versions du même passage, l'un tiré du premier manuscrit (le sixième *Tagebuchheft*), l'autre du premier chapitre publié en 1913 de façon indépendante sous le titre *Der Heizer. Ein Fragment* :

Kaum war er aber drin, rief er : « Gotteswillen, ich habe ja ganz an meinen Koffer vergessen. » « Wo ist er denn ? » « Oben auf dem Deck, ein Bekannter gibt acht auf ihn. Wie heißt er nur¹⁴ ? »

Kaum war er aber im Bett, rief er : « Gotteswillen, ich habe ja ganz meinen Koffer vergessen ! » « Wo ist er denn ? » « Oben auf dem Deck, ein Bekannter gibt acht auf ihn. Wie heißt er nur¹⁵ ? »

La forme *vergessen an*, absente de la version publiée, semble bien ici attester le caractère brut du premier jet. En avril 1913, Kafka a en effet dû reprendre pour Kurt Wolff le manuscrit qu'il avait écrit en septembre 1912. La relecture l'a probablement amené à supprimer du texte une tournure que lui-même ressentait comme incorrecte ou trop marquée. Un autre fait vient corroborer cette hypothèse : les seuls textes publiés où l'on trouve *vergessen an* sont parus dans des journaux ou de petites revues, et probablement Kafka et l'éditeur ne leur ont-ils pas accordé le même soin qu'aux livres.

Ce premier aperçu rapide semble donc bel et bien aller dans le sens de l'analyse de Karl Kraus : *daran vergessen* serait dès lors une singularité linguistique des juifs allemands, locuteurs ou anciens locuteurs du yiddish, l'une des nombreuses traces de ce qu'il appelle le *jargon*. Pourtant, l'article de 1921 n'adopte pas le ton de la dénonciation, mais semble plutôt défendre la construction incriminée, car

¹³ Gerald Stieg, « Die Macht des Zitates : Freuds Umgang mit den literarischen Quellen in *Das Unbehagen in der Kultur* », *Autriaca*, n° 48, juin 1999, p. 111-123, ici p. 122, note 35.

¹⁴ Franz Kafka, *Der Verschollene, Schriften, Tagebücher, Briefe : kritische Ausgabe*, éd. par Jürgen Born *et al.*, Francfort/Main, Fischer, 1982 *sq.* [abrégé en KA], vol. 1/1, p. 10.

¹⁵ Franz Kafka, *Der Heizer. Ein Fragment* [Leipzig, Kurt Wolff, 1913], KA, vol. 7/1, p. 68.

Doch dürfen wir wieder nicht glauben, daß es unter allen Umständen falsch sei. Es gibt in der Sprache nichts Falsches, das die Sprache nicht zu einem Richtigen machen könnte¹⁶.

Ce commentaire contraste étrangement avec les assassinats en règle auxquels donnent souvent lieu les articles de ce genre dans *Die Fackel*. Associé aux nombreuses occurrences de cette tournure chez Kafka et Freud, cette clémence inhabituelle nous met sur la voie d'un de ces réseaux philologiques dans lesquels se concentrent de façon inattendue certaines des problématiques d'une époque.

II

Peut-être faut-il prendre au sérieux ce mot de réseau. Edward Timms a montré la pertinence d'une modélisation du microcosme intellectuel viennois du début du XX^e siècle sous forme de « cercles intersectés ». Si l'on étudie le point de contact entre le cercle freudien et celui de Kraus sans se laisser aller aux jugements partisans et réducteurs d'un Thomas Szasz¹⁷, on constate que les premiers rapports entre Kraus et Freud se nouent sous le signe d'une alliance objective¹⁸ fondée sur une communauté de point de vue dont le petit article sur *daran vergessen* peut être lu comme un témoignage tardif.

Kraus y analyse en effet la tournure non pas comme une faute mais comme la trace d'un processus psychique antérieur, dont la « force créatrice » a modelé l'énoncé.

Es ist von « sich daran erinnern » oder « daran denken » bezogen, dessen Negierung nicht zu Ende gedacht ist, so daß aus der positiven Sphäre das « an », das ja mit der Erinnerung vor allem verschwunden sein sollte, übrigbleibt. [...] Man könnte von einem unzuverlässigen Zeugen, der sich an etwas nicht erinnern kann, woran er sich nicht erinnern will, wirklich sagen, er habe « daran vergessen », und man hätte dem psychischen Sachverhalt keinen Abbruch getan¹⁹.

Vergessen an serait donc l'expression linguistique d'un processus complexe, celui d'un oubli intentionnel dont le langage garderait trace. En cela, Kraus rejoint un thème traité par Sigmund Freud en 1898 (*Zum psychischen Mechanismus der Vergeßlichkeit*) puis dans *Psychopathologie des Alltagslebens* (1904). Les deux pensées suivent les méandres des processus psychiques qui précèdent l'énonciation d'une phrase ; elles y cherchent ce qui a pu l'affecter, la modifier, la transformer. Si la terminologie change, l'un et l'autre pointent dans cette sorte particulière d'oubli la survivance tenace d'un souvenir qui trouve à s'exprimer indirectement par le truchement d'un acte « manqué », faute de

¹⁶ Karl Kraus, « Daran vergessen » (note 4), p. 23.

¹⁷ Thomas Szasz, *Karl Kraus et les docteurs de l'âme : un pionnier et sa critique de la psychiatrie et de la psychanalyse*, trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Hachette, 1985.

¹⁸ Voir Jean-François Laplénie, « Freud "et les conséquences" ». Karl Kraus et la psychanalyse, ou les enjeux d'une hostilité », *Agone* n° 35-36 (note 3), p. 59-84, particulièrement p. 59-61.

¹⁹ Karl Kraus, « Daran vergessen » (note 4), p. 23-24.

langue ou défaillance de mémoire. Ainsi, lorsque Freud analyse l'un de ses propres oublis, il indique :

Ich kann das Vergessen des Namens Signorelli nicht mehr als ein zufälliges Ereignis auffassen. Ich muß den Einfluß eines *Motivs* bei diesem Vorgang anerkennen. [...] Ich wollte also vergessen, ich hatte etwas *verdrängt*. Ich wollte allerdings etwas anderes vergessen als den Namen des Meisters von Orvieto ; aber dieses andere brachte es zustande, sich mit dessen Namen in Verbindung zu setzen, so daß mein Willensakt sein Ziel verfehlte und ich *das eine wider Willen* vergaß, während ich *das andere mit Absicht* vergessen wollte²⁰.

Or, nouveau nœud de notre réseau, c'est justement dans un autre cas de pareil oubli-refoulement que Freud emploie l'expression commentée par Kraus :

Ich mache die Korrektur noch in der Nacht und lege sie auf meinen Schreibtisch, um sie am nächsten Morgen mitzunehmen. Am Morgen vergesse ich daran, erinnere mich erst nachmittags beim Anblick des Kreuzbandes auf dem Schreibtisch. Ebenso vergesse ich die Korrektur am Nachmittag, am Abend und am nächsten Morgen [...] ²¹.

On remarque du reste que Freud n'emploie ici *vergessen an* que pour le premier oubli qui précède la première prise de conscience. Auprès cet oubli-matrice, les autres ne sont que répétitions et sont exprimées par la construction standard.

Le recouplement des analyses de Kraus et de Freud nous mettent sur une piste que vient confirmer encore la prose de Kafka. Il semble en effet que ce dernier utilise *vergessen an* lorsque l'oubli touche quelque chose d'important, qu'on n'aurait jamais dû oublier parce qu'il occupe l'esprit et pèse sur lui, mais que pour ces mêmes raisons on *aimerait* également oublier. Ainsi, dans *Der Proceß*, le procès lui-même est l'objet premier de cet oubli-refoulement :

« Sie dürften bei meinem ersten Besuch, als ich mit meinem Onkel zu Ihnen kam, bemerkt haben, daß mir an dem Proceß nicht viel lag; wenn man mich nicht gewissermaßen gewaltsam an ihn erinnerte, vergaß ich vollständig an ihn. [...] ²² »

Vergessen an dit ici une perte du sens des priorités, rendue ici encore plus prégnante par le parallélisme de la construction *erinnert werden an*. Ce n'est pas un oubli simple mais le signe visible de la désagrégation des hiérarchies qui d'habitude soutiennent l'existence et son sens. Ce processus qui progresse dans le roman jusqu'à affecter la perception globale de tous les rapports humains est souligné et accompagné par la prolifération de la construction avec *an*.

K. nickte, er hatte infolge der verschiedenen Störungen der letzten Zeit vollständig an Erna vergessen, sogar an ihren Geburtstag hatte er vergessen [...] ²³.

²⁰ Sigmund Freud, *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* [1904], *Gesammelte Werke, chronologisch geordnet*, éd. par Anna Freud et al. [Londres, Imago Publishing, 1939 sq.], Francfort/Main, Fischer, 1999 [abrégé en *GW*], vol. IV, p. 8-9.

²¹ *Ibid.*, p. 176.

²² Franz Kafka, *Der Proceß, KA*, vol. 4/1, p. 253

²³ *Ibid.*, p. 122

Les autres personnages – à l’instar du marchand dans l’exemple suivant – finissent même par reprocher à Joseph K. cet oubli dévorant :

Aber noch ehe er zur Tür gekommen war, sprach ihn der Kaufmann mit leiser Stimme an : « Herr Prokurist. » K. wandte sich mit bösem Gesichte um. « Sie haben an Ihr Versprechen vergessen », sagte der Kaufmann und streckte sich von seinem Sitz aus bittend K. entgegen, « Sie wollten mir noch ein Geheimnis sagen²⁴. »

S’il est impossible de savoir ce que Kafka, s’il avait préparé son manuscrit pour la publication, aurait fait de *daran vergessen*, il n’en reste pas moins que dans l’état actuel du texte, cette tournure répétée, accumulée, rend d’autant plus tangible et inéluctable le dernier chapitre, la mort de K. « comme un chien ».

Vergessen an apparaît donc intrinsèquement lié à ce que l’on devrait absolument garder en mémoire. Le passage tiré plus haut de *Der Verschollene* cité plus haut est à ce titre très révélateur : on y trouve deux occurrences du verbe *vergessen* avec deux rections différentes.

Kaum war er aber drin, rief er : « Gotteswillen, ich habe ja ganz an meinen Koffer vergessen. » « Wo ist er denn ? » « Oben auf dem Deck, ein Bekannter gibt acht auf ihn. Wie heißt er nur ? » Und er zog aus einer Geheimitasche, die ihm seine Mutter für die Reise im Rockfutter angelegt hatte, eine Visitkarte. « Butterbaum, Franz Butterbaum. » « Haben Sie den Koffer sehr nötig? » « Natürlich. » « Ja warum haben Sie ihn dann einem fremden Menschen gegeben? » « Ich hatte meinen Regenschirm unten vergessen und bin gelaufen ihn zu holen, wollte aber den Koffer nicht mitschleppen. Dann habe ich mich auch noch verirrt²⁵. »

Kafka construit directement avec l’accusatif l’oubli anodin du parapluie, tandis qu’il souligne avec *an* le caractère symptomatique – dirait Freud – et bien plus lourd de conséquences, de l’oubli de la malle.

De la même façon, dans l’usage personnel de Freud, *vergessen an* est majoritairement employé pour désigner l’oubli d’un aspect important d’une question, la plupart du temps au profit d’un détail ou d’un fait nouveau :

Indem die Traumdeutung den Verlauf der Traumarbeit aufspürt, die Wege verfolgt, die von den latenten Gedanken zu den Traumelementen führen, die Ausbeutung der Wortzweideutigkeiten und die Wortbrücken zwischen verschiedenen Materialkreisen nachweist, macht sie einen bald witzigen, bald schizophrener Eindruck und läßt uns daran vergessen, daß alle Operationen an Worten für den Traum nur Vorbereitung zur Sachregression sind²⁶.

C’est précisément pour cette raison que cette tournure apparaît très souvent à la forme négative, comme un appel au lecteur à ne pas perdre de vue, emporté par un mouvement de pensée, les postulats importants qu’il *ne devrait pas* oublier. Ainsi dans le passage suivant :

²⁴ *Ibid.*, p. 248.

²⁵ Franz Kafka, *Der Verschollene* (note 14), p. 10.

²⁶ Sigmund Freud, *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre* [1916], *GW*, vol. X, p. 420.

JEAN-FRANÇOIS LAPLENIE

Wir [...] dürfen auch nicht daran vergessen, daß die Glücksbefriedigung des einzelnen nicht aus den Zielen unserer Kultur gestrichen werden kann²⁷.

Il n'est pas sûr que Freud, malgré sa maîtrise stylistique, se soit formulé le plein sens que pouvait avoir l'usage de cette tournure apparemment fautive. Toutefois, il est probable que sa formation classique l'aurait rendu réticent à employer des solécismes en pleine connaissance de cause. Un passage de son texte de 1930, *Das Unbehagen in der Kultur*, montre cependant à quel degré de maîtrise s'était hissé celui qui devait la même année recevoir le Prix Goethe de la Ville de Francfort :

Eines dieser Verfahren habe ich nicht angeführt ; nicht daß ich daran vergessen hätte, sondern weil uns in anderem Zusammenhange beschäftigen wird ? Wie wäre es auch möglich, gerade an diese Technik der Lebenskunst zu vergessen ! [...] Ich meine natürlich jene Richtung des Lebens, welche die Liebe zum Mittelpunkt nimmt, alle Befriedigung aus dem Lieben und Geliebtwerden erwartet²⁸.

L'emploi de *daran vergessen* met ici en évidence l'importance cardinale de l'amour, dernière et principale « technique du bonheur » chez l'être humain, et participe à la dramatisation si caractéristique de *Das Unbehagen in der Kultur*, texte dans lequel la progression conceptuelle est constamment « mise en scène ».

III

Du parcours erratique de Joseph K. au pessimisme culturel de Freud, tout se passe comme si l'oubli volontaire que Kraus trouve à la racine de *daran vergessen* était l'un des signes caractéristiques de la modernité, et même plus précisément de ce *Zerfall der Werte* dont Broch intercale l'analyse dans son roman *Huguenau oder die Sachlichkeit* (1932). Chez Kraus, le mot entre également en résonance avec la critique acerbe du journalisme accusé d'*oublier* l'éthique au profit du sensationnel, et la vérité au profit de pures fictions intéressées. Freud, lui, l'emploie pour rappeler à ses contemporains leur nature pulsionnelle qu'ils ne sont que trop prompts à *oublier*. Ces convergences nous renvoient à l'alliance entre le psychanalyste et le satiriste, à la communauté de point de vue dont il a été question plus haut et qui, encore avouée avant 1906, fera ensuite l'objet de vigoureuses dénégations de la part de Kraus²⁹. Selon lui, en effet, ces points communs ne sont qu'apparents et ne devraient pas masquer la différence fondamentale qui touche au genre de connaissance mis en œuvre de part et d'autre :

Man hat mir oft gesagt, daß manches, was ich gefunden habe, ohne es zu suchen, wahr sein müsse, weil es auch F[reud] gesucht und gefunden habe. Solche Wahrheit wäre wohl ein trostloses Wertmaß. Denn nur dem, der sucht, ist das Ziel wichtig. Dem, der findet, aber der Weg. Die beiden treffen sich nicht. Der eine geht etwas

²⁷ Sigmund Freud, *Über Psychoanalyse*, GW, vol. VIII, p. 59.

²⁸ Sigmund Freud, *Das Unbehagen in der Kultur*, GW, vol. XIV, p. 440.

²⁹ Jean-François Laplénie (note 18), p. 71-75.

schneller, als der andere zum Ziel kommt. Irgendetwas ist ihnen gemeinsam. Aber der Prophet ist immer schon da und verkündet den apokalyptischen Reiter³⁰.

Kraus se prévaut d'une méthode à l'exact opposé de la méthode scientifique en ce qu'elle ne se laisse pas résumer dans un corps de doctrine, n'est pas susceptible d'être enseignée et s'appuie sur l'expérience vécue plutôt que sur l'application de catégories préconstruites. C'est en ce sens que Kraus répétera inlassablement être ne pas *avoir besoin* des théories freudiennes pour comprendre ce qu'elles se faisaient fort de révéler, affirmant par exemple :

Ich kenne die seelische Wurzel dieses Drangs, sich an meinem Wort zu reiben, ich habe zu lange im Zwielficht solcher Dioskuren-Seelen gelebt, um ohne jede psychoanalytische Vorbildung den Fall beurteilen zu können³¹.

Si l'on tente de faire la part des choses entre la rhétorique combative de Kraus et la justesse du propos, il est frappant de constater que le refus qu'il oppose à toute approche scientifique du fait linguistique³² s'articule intimement à sa posture satirique. Il met en effet explicitement en œuvre cette capacité de déchiffrement dans le but d'attaquer, tandis qu'à ses yeux le déchiffrement psychanalytique se drape hypocritement dans un habit de scientificité ; agissant en quelque sorte sous cape sans avouer pas ses motifs, il se rend coupable de « faiblesse » :

Er kommt mir wie jeder Patient, in dessen Brust zwei Larven wohnen, psychoanalytisch bei und überführt mich seiner Schwäche³³.

Au contraire, dans l'usage qu'il fait de ce que la langue révèle, le satiriste ne cache pas sa « volonté créatrice » (*schöpferischer Wille*), son parti pris, et il ne se masque à aucun moment l'agressivité fondamentale et salutaire qui fonde son activité.

Un tel fonctionnement qui allie déchiffrement de la langue et attaque satirique apparaît précocement chez Kraus. Ainsi, en 1907, dans une petite *Glosse* intitulée « Zionist », Kraus relève dans la *Neue Freie Presse* une coquille qui transforme la *Danse macabre* de Saint-Saëns (*Makabertanz*) en « danse des Macchabées » (*Makkabäertanz*), et assortit la citation du commentaire suivant :

In ihrem Unbewußten lügt sie [die *NFP*] nicht, und ihre Irrtümer sind die Wahrheiten des Blutes³⁴.

Si le terme *Unbewußtes* renvoie ici sans conteste à Freud – nous sommes encore en période d'entente relativement cordiale et il s'agit en quelque sorte d'un emprunt amical –, il est ici inclus dans un mécanisme satirique complexe où l'on entend d'une part l'expression *Gutes Blut lügt nicht* (qui insinue que

³⁰ Karl Kraus, [« Nachts »], *Die Fackel* [abrégié en *F*], n° 360-362, novembre 1912, p. 7.

³¹ Kraus, « Dorten » [*F* n° 445-453, janvier 1917, p. 133-147], *Die Sprache* (note 4), p. 36-37.

³² Jacques Bouveresse (note 3), p. 116-117.

³³ Karl Kraus, « Dorten » (note 31), p. 36.

³⁴ Karl Kraus, « Zionist », *F* n° 222, 27 mars 1907, p. 17.

l'auteur de ce lapsus vétérotestamentaire est lui-même juif – et qu'il l'a ainsi involontairement révélé), mais aussi, par retournement satirique, l'affirmation selon laquelle le journal ment consciemment, mais se trahit inconsciemment.

On trouve la même volonté satirique, à un niveau plus léger, dans l'analyse que fait Kraus en 1921 d'un autre fait de langue viennois : celui qui consiste à utiliser *rückwärts*, qui dénote un changement de lieu, à la place de *hinten*, adverbe locatif. Le titre de du commentaire, « Der Rückwärtige », inintelligible à première lecture ne laisse pas d'étonner le lecteur. Si l'on y remplace cependant le terme dialectal par le mot *hochdeutsch*, on voit apparaître ce qui, selon Kraus, affleure dans la faute et la motive : *der Hintere* (le « derrière »).

Denn der Österreicher fühlt sich beim Wort « hinten » so sehr ertappt, daß er die größten sprachlogischen Opfer bringt, um es zu vermeiden. Er setzt für das zuständige Adverb das Richtungswort [...] und erfindet das Adjektiv « rückwärtig ». Alles das, weil er sich bei jeder nur möglichen Gelegenheit an den Rückwärtigen erinnert fühlt³⁵.

Le dialectalisme incriminé ici, d'apparence anodine, se révèle donc être le fruit de contorsions linguistiques d'un peuple que Kraus accuse ici d'être à la fois obsédé sexuel et suffisamment hypocrite pour vouloir le cacher à tout prix. Là encore, aucun purisme ; loin de se perdre dans le jargon grammatical, Kraus se contente d'ouvrir des trappes sous les mots les plus courants et de révéler leur double fond.

Le déchiffrement krausien, que nous avons vu étonnamment proche de certaines conclusions psychanalytiques, s'en démarque donc notamment en ceci qu'il ne s'appuie pas sur un corps de doctrine réservé aux individus qui « prétendent savoir ce que ça signifie³⁶ ». À l'opposé d'un ésotérisme réservé à une caste d'« apprentis-sorciers³⁷ », il n'en professe pas moins une exigence absolue vis-à-vis du matériau vivant de la langue et une écoute attentive toujours prompte à faire jaillir un rire régénérateur. Canetti a décrit avec force à quel point ce rire krausien n'était pas, loin s'en faut, moins dangereux que le pouvoir que peuvent s'arroger quelquefois ceux qui prétendent détenir un savoir interprétatif. Mais il est permis d'en concevoir des formes moins assassines et qui soient tout autant l'apanage du satiriste que, par exemple, du philologue.

³⁵ Karl Kraus, « Der Rückwärtige », *Die Sprache* (note 4), p. 24.

³⁶ Karl Kraus, « Aufs Wort », *F* n° 649-656, juin 1924, p. 66 : « Die Psychoanalytiker behaupten, zu wissen, was soll es bedeuten. »

³⁷ Karl Kraus, « Tagebuch », *F* n° 256, 5 juin 1908, p. 21-22 ; et « Die Zauberlehrlinge », *F* n° 668-675, décembre 1924, p. 149.